TEMPERATURE

Du 14 septembre 1901.

Thermomètre de E. A. L. Claudel, Opticiens. No 148 rue du Canal. Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Cent'grade
7 h du matin....	88	31
Midi.....	94	34
3 P. M.....	96	36
6 P. M.....	94	34

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION" DU MEAU", 300 MAIN STREET.

BIENSEANCE.

Nous avons reçu hier la visite du très sympathique représentant de la France, le consul, M. Ambrogi, à l'occasion de la mort du Président McKinley.

Depuis les deux ou trois mois que nous avons la bonne fortune de posséder parmi nous cet homme distingué, de sa part nous avons été l'objet des procédés les plus courtois.

En apprenant, hier matin, la mort de notre Chef d'Etat, M. Ambrogi s'est empressé d'arborer le drapeau du consulat, cravaté de noir, montrant en cela qu'il s'associait à notre deuil national.

Quelques heures plus tard, il se présentait à l'Hôtel de Ville pour y déposer sa carte, et venait ensuite nous formuler de vive voix ses compliments de condoléance.

De tels procédés sont d'une subtile délicatesse, bien dignes de cette haute personnalité qui représente à la Nouvelle-Orléans une nation amie.

M. Ambrogi est l'homme de toutes les distinctions, de toutes les bienséances, et nous nous honorons de son amitié.

LE CHATEAU DE COMPIEGNE.

Endormie au milieu de ses futaies séculaires, comme quelque fantastique château de la Belle au Bois dormant, l'ancienne résidence royale va secouer sa torpeur et revivre, pour quelques jours, sa splendeur d'antan.

Le bruit des fêtes remplacera le silence morne qui règne dans ses salles désertes. L'animation le mouvement, la vie succéderont à la solitude qui semble avoir pris possession irrémédiablement de ce majestueux édifice.

Compiègne va recevoir la visite d'un jeune couple impérial. On accorde les violons, on prépare les appartements, on secoue les antiques tapisseries, en vue de cet heureux événement. Toutes les dispositions seront prises pour rendre attrayant, à l'empereur et à l'impératrice de Russie, le court séjour qu'ils y feront le mois prochain.

La forêt, la troublante forêt que chanta l'Arioste, s'apprête elle-même à saluer, par les musiques de son mystérieux orchestre, l'heureuse arrivée des jeunes souverains. Et la vénérable résidence de Louis XV reprendra pour quelques heures la grâce de son sourire et le charme séduisant qui la firent aimer de Marie-Antoinette.

Une excursion à Compiègne par une claire et tiède matinée de septembre est d'un charme inexprimable. La forêt s'étend avec ses sous-bois délicieux, ses clairières poudrées d'or, ses avenues adorables et ses lointaines perspectives au bout desquelles on aperçoit ce joyau d'architecture qui s'appelle le château de Pierrefonds.

Un grave fonctionnaire surveille jalousement l'accès du château royal, dont la garde lui est confiée. Mais l'été, quand arrivent des groupes d'excursionnistes, Anglais et Allemands, il daigne parfois entr'ouvrir l'huis de la demeure royale.

Alors l'essaim des jeunes mises s'égare dans les salles somptueuses et furète dans tous les coins du château. Celle-ci questionne le gardien sur l'âge du monument, celle-là lui demande des détails sur le séjour qu'y fit Marie-Antoinette. Débordé, pressé de questions, ce brave homme s'exécute de son mieux et s'efforce de ne pas commettre des anachronismes.

Le château de Compiègne date comme nous l'avons dit, de Louis XV, qui en avait confié l'exécution à l'architecte Gabriel. Mais il ne fut achevé que sous le règne de son successeur. Ses deux façades, dont la principale a deux cents mètres de longueur, donnent: l'une, sur la terrasse du parc; l'autre, du côté de la ville. La façade donnant sur le parc n'est élevée que d'un étage sur rez-de-chaussée; elle est percée de quarante-neuf fenêtres. Au contraire, la façade donnant sur la ville a deux étages; sa disposition architecturale rappelle celle du Palais-Royal, à Paris, du côté de la place du Louvre. L'étendue de cette résidence et la magnificence de ses salles conviennent tout à fait à une maison royale. La superbe terrasse qui s'étend devant le château et d'où le regard plonge sur un décor de beauté, est ornée de magnifiques statues de Debay, de Jules Droz et de Jouffroy.

A l'intérieur, c'est une succession d'appartements et de salles magnifiques. Tous ces appartements, au nombre desquels se trouve une superbe galerie, se communiquent de plain-pied. Notons, en passant, la salle des gardes dont les bas-reliefs ont été sculptés par Nicolas Beauvallet, la salle des huissiers où se voient une chasse de Louis XV et une chasse aux sangliers peintes par Oudry, la salle à manger, La salle de réception, ornée de meubles en tapisserie de Beauvais; la salle du conseil, dont les merveilleuses tapisseries représentent une "Offrande à Lucine" et des "Libations à Cérès"; la salle du trône dans laquelle Girodet a peint de son pinceau fort et délicat la Guerre, la Justice, la Force et l'Eloquence; la bibliothèque, également décorée de peintures de Girodet, représentant Minerve, Apollon et Mercure; la chambre de l'Impératrice où se trouvent d'autres peintures de Girodet, la galerie où l'on voit les aventures extraordinaires de Don Quichotte et, enfin, la salle de bal, splendidement adornée, et la chapelle ornée de très beaux vitraux de Sèvres. Les petits appartements sont meublés et décorés avec un goût très artistique.

Le château de Compiègne abonde, on le sait, en souvenirs historiques. C'est à Compiègne que Louis XV reçut Marie Antoinette, qui venait épouser le Dauphin. Sous la Révolution, le château servit de prytanée; un peu plus tard, on y installa une Ecole des arts et métiers. C'est à Compiègne que Napoléon Ier avait relégué, en 1808 le roi Charles IV d'Espagne, la Reine et leur suite. Charles IV, âgé et infirme, ne se plaisait que médiocrement dans cette somptueuse demeure, dans laquelle il ne fit d'ailleurs qu'un séjour de quelques mois.

Deux ans plus tard, Napoléon fit restaurer le château pour la réception de Marie-Louise. Artistes et décorateurs rivalisèrent d'émulation pour faire de Compiègne un séjour véritablement enchanteur. Le 27 mars 1810, à neuf heures du soir, Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, fit sa première entrée au château. Les belles pelouses qui s'étendent devant la royale résidence ont été foulées par les premiers pas de "l'Aiglon." Le magnifique berceau en fer de 2,000 mètres de longueur qui conduit dans la forêt et qui forme une voûte de fleurs et de feuillage a été installé sur les indications de Napoléon qui voulut faire, un jour, une agréable surprise à Marie-Louise.

La salle de spectacle, qui a vu sous le second Empire tout un parterre de belles et aristocratiques spectatrices, est due à Louis-Philippe. Enfin c'est à Compiègne que Louis Philippe, fit célébrer le mariage de sa fille aînée avec le roi Léopold de Belgique.

Napoléon III donna à Compiègne des fêtes brillantes et des chasses splendides. Depuis, la solennelle résidence est restée plongée dans le silence et l'isolement. Quelquefois, un président de la république y donna une série de chasses banales et sans apparat. C'est tout. Compiègne se meurt faute de souverains français. La visite de l'Empereur de Russie lui donnera un regain de splendeur et l'illusion d'être habité par un descendant de ses anciens maîtres.

ELIHU ROOT,
Secrétaire de la guerre.

107me Anniversaire.

Le lieutenant Markiewicz, des chevau-légers polonais de la Grande Armée, ce survivant de la campagne de Russie décor 1813 de la main de Napoléon dont on annonçait il y a quelques semaines le 107e anniversaire intéresse fort tout le monde.

Vraiment il y a de quoi!

L'Etat, demande-t-on de tous côtés, lui sert-il au moins les traitements de sa croix militaire, de sa médaille de Sainte-Hélène, et la pension provenant du legs Napoléon dont un journal parlait l'autre jour?

On s'est informé à la chancellerie de la Légion d'honneur pour la croix et la médaille, à la Préfecture de la Seine pour la pension.

Ici et là, la réponse a été: Non!

Pourquoi? Parce que Markiewicz réside à l'étranger, à Varsovie.

Les législateurs français, en effet, ont fait de tout temps si bien les choses, qu'en vertu d'une loi du 23 mai 1834 concernant les traitements afférents à des distinctions honorifiques et d'un décret du 23 novembre 1854 relatif spécialement au legs Napoléon, le fait de résider plus d'un an hors de la France enlève aux vieux braves qui se sont fait casser quelque chose pour elle, même aux plus anciens et aux plus glorieux, tout droit aux 250 francs de la croix de chevalier, aux 250 francs de la médaille de Sainte-Hélène et aux 200 francs de rente viagère provenant du legs Napoléon.

Voilà comment l'Etat ne peut légalement disposer des trente cinq louis qui aideraient à continuer son troisième siècle le doyen de la Légion d'honneur!

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Ce soir, dimanche, au Tulane, grande représentation extraordinaire, première d'une pièce célèbre—"Vanity Fair"—qui n'est autre chose que l'adaptation à la scène d'un des chefs-d'œuvre de Thacheray, avec Miss Gertrude Coghlan dans le principal rôle celui de Becky Sharp. On sait que Miss Coghlan est une des plus brillantes étoiles de l'art dramatique américain: elle est entourée d'une superbe compagnie engagée tout exprès pour interpréter "Vanity Fair" qui exige en effet un personnel de premier ordre.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

THEATRE CRESCENT.

Fidèle à sa mission qui consiste à amuser son public, le Crescent fait succéder à "Rudolph et Adolph" une désopilante comédie, une pièce plus bouffonne encore: "McFadden's Row of Flats". Le titre seul suffit pour donner une idée des quiproquos et des folles aventures qui se succèdent dans cette œuvre, qui tient presqu'autant de l'opérette que de la comédie, car on y chante beaucoup et la danse y joue une assez grande place.

PARC DE VILLE.

Grand Concert Orchestral à 6 heures ce soir sous la direction du Prof. Jos. Sporer.

PROGRAMME.

1. March, "Fall Festival", Fulton.
2. Medley, "Sunny Tennessee", Boettger.
3. Valse de Concert, "When Knighthood was in Flower", Gustin.
4. Street Songs, "Head Liner", Mackie.
5. Serenade, "La Paloma", Yradier.

Intermède.

6. Coon Medley, "Rag Melodies," Mackie.
7. Grande Marche de Aida, Verdi.
8. Fantaisie, "Gems of Stephen Foster", Tobani.
9. Sélection, "The Burgomaster", Luders.
10. Melodies of "Southern Airs", Conterno.

Intermède.

11. Popular Strains, "Top Liners" Chattaway.
12. Cake Walk, "Creole Belles" Lampe.
13. Gavotte, "Wilhelmina", Montagne.
14. Finale, "Au Revoir", Sporer.

CONCERT.

Mardi prochain aura lieu dans la salle Athenæum un grand concert donné par un artiste de talent, M. Gantz-Hooky.

L'occasion s'offre aux dilettanti de notre ville d'entendre de la musique sérieuse, car M. Gantz-Hooky est un virtuose.

La cour d'enquête Schley.

Presse Associée—

Washington, 14 septembre—L'amiral Dewey est venu aujourd'hui de sa résidence de campagne à Washington. Il a eu un entretien avec le juge-avocat général Lemley au sujet des conséquences de la mort du Président sur les procédures de la cour d'enquête.

Quoiqu'aucun avis n'ait été publié on comprend que la cour s'assemblera lundi prochain à l'arsenal, conformément à la convocation lancée hier par l'amiral Dewey, mais qu'elle s'ajournera immédiatement jusqu'après les funérailles du président McKinley.

Les avocats de l'amiral Schley se déclarent satisfaits du choix du contre-amiral Ramsay comme membre de la cour d'enquête à la place du contre-amiral Howison.

Le juge-avocat Lemly n'a pas cité à comparaître l'amiral Sampson, et il ne le citera pas de sa propre initiative.

Il a mandé quelques autres personnes et a annulé quelques citations. D'un autre côté il n'estime pas que le témoignage de l'amiral Sampson soit nécessaire dans l'affaire. Toutefois, si l'avocat de l'amiral Schley désire faire comparaître l'amiral Sampson le juge-avocat lui enverra une citation.

—:o:—

L'antiseptique du Dr Tichenor est le plus merveilleux remède du dix-neuvième siècle. Il conserve la peau fraîche, l'empêchant de s'enflammer, et cicatrise les blessures comme par magie. Demandez-le à votre pharmacien.

A PARIS.

MESSAGE

—DU—

Président Loubet à Mme McKinley.

LES JOURNAUX.

Presse Associée.

Paris, France, 14 septembre—Le président Loubet a envoyé le télégramme suivant à Mme McKinley:

"J'apprends avec une profonde douleur que Son Excellence a succombé au déplorable attentat à sa vie. Je sympathise avec vous de tout mon cœur dans la calamité qui ainsi vous frappe dans vos plus chères affections et qui prive la grande nation américaine d'un Président si justement respecté et aimé.

EMILE LOUBET.

M. Waldeck-Rousseau, président du conseil des ministres, s'est rendu à la résidence de l'ambassadeur des Etats Unis.

Les registres ouverts à l'ambassade des Etats-Unis et à la résidence de l'ambassadeur Porter ont été promptement couverts des noms de résidents et visiteurs américains et de Français notables.

De nombreux Américains sont actuellement à Paris et les boulevards sont remplis de petits groupes lisant et commentant les détails des derniers moments du président McKinley.

Nombre d'Américains portent déjà des cravates noires et bien des dames ont pris le deuil.

Les expressions de sympathie parmi les Français sont générales et sincères, comme il en était, d'ailleurs, à la première nouvelle de l'attentat.

Le mort du président McKinley ne causera, croit-on, aucune modification au programme général du voyage du Tsar en France. Les revues, les manœuvres et les réceptions auront lieu, mais les fêtes publiques seront réduites dans une grande mesure.

Tous les journaux publient des articles déplorant la mort du président McKinley et des biographies du défunt et du président Roosevelt.

"Le Temps" parle de la responsabilité des médecins qui ont donné au président McKinley des aliments trop nourrissants.

Il dit:

"Au chagrin légitime de la nation entière se joint un doute poignant sur le traitement et l'habileté des médecins."

Faisant allusion au président Roosevelt "le Temps" dit:

"Quelle perspective! Quel attouchement de la baguette magique! Quels sentiments divers, troublants doivent occuper son esprit!"

Dans un autre article "Le Temps" dit:

"L'anarchiste Czolgosz s'est bercé d'un vain espoir s'il a cru par un coup de révolver déraciner le fameux gibet, la croix d'or dont Bryan voulait sauver l'humanité.

C'est pourquoi le meurtre de Buffalo a été parfaitement inutile, même au point de vue des anarchistes eux-mêmes. L'assassinat politique est toujours formidable pour les dynasties, mais absolument inoffensif pour les républiques."

"Le Journal des Débats" dit:

"Jamais les expressions d'amitié des républiques-sœurs n'ont paru plus justifiées que dans le moment actuel, quand il n'y a place que pour un sentiment de profonde cordialité."

VIN MARIAN

Tonique Fameux dans Monde Entier

UN PETIT VERRE A VIN

UNE LARGE DOSE DE Santé, de Force et de Vigueur

Tous les Pharmaciens dans Monde Entier.

Bulletin Météorologiqu

Washington, D. C., 14 septem—Indications pour la Louisia Temps — partiellement co dimanche, ondées dans la pa est; vents du sud.

Le nouveau Président asser menté.

Presse Associée—

Buffalo, N. Y., 14 septembr Théodore Roosevelt, tragiquem élevé aujourd'hui au poste premier magistrat du pays, prêté le serment d'us à trois heures 30 de l'ap midi à Buffalo, à la résidence M. Ansley Wilcox, son ami, présence de nombreux fonction res, devant le juge John R. Hi de la cour de district des Et Unis.

L'inscription sur le cercueil

Presse Associée—

Buffalo, N. Y., 14 septembr

William McKinley

Né le 29 janvier 1843.

Mort le 14 septembre 1901.

Telle est l'inscription gravée su plaque du cercueil qui renferm les restes du défunt Président.

—:o:—

Rumeur du lynchage de Mag

Presse Associée.

Washington, 14 septembre—Wilkie, chef du service de la sûr du gouvernement, a reçu ce s une dépêche du marshall fédéra Albuquerque, Nouveau-Mexiq annonçant qu'Antonio M gio, le cornettiste avait prédit l'assassinat du pr dent McKinley avant le mois d tobre, a été lynché.

Aux dernières nouvelles Mag était en prison à Silver City.

A Denver, on doute du lynch de Maggio, paraît-il.

Ventes inscrites au bure d'affirmations.

Rudolph J. Goebel à Hugh S. thon, deux terrains bornés par rues Palmyre, White, Gasquet Broad, $100.

Charles Seger à la Lone Star Crescent Oil Company, un lot b par les rues Villeré, Flood, et quhart, $1,200.

John Hohn à Michael Iwin, t terrains, bornés par les rues Fu Rousseau, Première et Soraja $2300.

John H. Bierhorst à Cha Ernst, deux terrains, bornés par rues Champs Elysées, St. Clau Marigny et Remparts, $2500.

Christian Miscimer à Jacob Me une portion de terre bornée par rues Remparts, St. Claude, L landes.

Léonard J. Frantz à Richard Reenan, un terrain borné par rues Magasin, Valmont, Bellecas et Camp, $700.

Milton P. Doullut à la Lone and Crescent Oil Co., deux terra bornés par les rues Peters, Egan Delaronde et Andry, $1,000.

Jules A. Gauche à Alexander Tournier un terrain borné par rues Jena, Napoleon, Carondelet Baronne, $600.

Lucien Baron à Mme M. Mall un terrain borné par les rues Colis Perrier, Peters et Octavia, $4,250.

---

les gendarmes. Marcel trouva les groupes comme un boulet, bousculà le brigadier et entra, essoufflé et ruisselant, dans la cour. Les ouvriers faisaient la chaîne, pour alimenter la pompe de la ville. La pompe de l'usine recevait l'eau du réservoir de la machine à vapeur. En voyant arriver le fils de leur patron, les ouvriers crièrent empressés:

—Ah! monsieur Marcel! Enfin vous voilà!

—Comment le feu a-t-il été mis? cria le jeune homme haletant.

Il y eut un silence. Il fonça sur eux, terrible. Il étaient deux cents. Il était seul:

—C'est vous, canailles! C'est vous, qui avez brûlé l'établissement qui vous fait vivre!

Ils protestèrent tous tumultueusement:

— Non! monsieur Marcel, ce n'est pas nous! On ne l'aurait pas voulu! On réclamait, mais on n'est pas des gueux! Il y a des étrangers ici!.... Ce n'est pas nous!

Il se calma devant leurs excuses:

—Où est mon oncle Graff?

Un contremaître s'avança consterné.

—Ah! monsieur Marcel, nous n'avons pas pu l'empêcher d'y aller.

—Où?

—Dans le bâtiment de l'administration, avec M. Cardez et votre domestique. Ils ont voulu aller chercher les livres et la caisse....

—Mais l'administration est en feu! hurla le jeune homme avec désespoir. Et si vous ne les avez pas retenus de force, vous ne les avez pas au moins accompagnés?

Un écroulement qui se fit dans le bâtiment enflammé lui coupa la parole. Des millions d'étincelles jaillirent du brasier, et une poussière noire voila le ciel. C'était le toit du magasin qui tombait.

—Comment aller jusqu'à eux, maintenant? dit le contremaître navré. Ils sont bloqués entre le tissage et l'approvisionnement. Et tout flambe!

—Par le toit de l'usine.

L'ouvrier hocha la tête avec découragement:

—Qui osera?

—Moi!

—Mais c'est la mort!

—Eh bien! Je la risquerai avec eux!

—Nous ne vous laisserons pas aller. Que dirait votre père?

—Et que dirait-il, si je n'y allais pas?

Hors de lui, Marcel s'empara d'une hache et se précipita dans l'usine. Une chaleur âcre et violente le saisit à la gorge. Il ne s'arrêta pas. Il grimpa l'escalier qui conduisait à la porte de la comptabilité. Mais il dut s'arrêter devant un mur de flammes. Il grimpa plus haut, sortit sur le toit, courut le long d'un chéneau, entra dans le grenier plein de fumée, et respirant à peine, il gagna la partie du bâtiment située au-dessus des bureaux. Le feu ne l'avait pas encore atteinte. Il s'arrêta. Si Cardez et l'oncle Graff étaient dans la comptabilité, ils se trouvaient cernés, à droite et à gauche, par l'incendie. Ils ne pouvaient donc sortir que par-dessous ou par-dessus. Il n'hésita pas. A grands coup de hache, il commença à trouer le plancher Il entendit qu'on l'appelait sur le toit. Il cria, sans cesser de travailler:

—Par ici! Dans le grenier!

C'étaient le contremaître et trois braves qui venaient le rejoindre avec des pics et des leviers. Ils se mirent à l'ouvrage. Marcel, avec sa hache, semblait avoir la force de dix hommes, coupait les solives comme des roseaux. Le plâtre sautait, les carreaux de brique ricochaient. Un trou s'ouvrit dans le plancher. Marcel, à plat ventre, cria de tous ses poumons:

—Oncle Graff, Cardez, Baudoin....Etes vous là?

Une voix étouffée parvint jusqu'à lui:

—Ah! c'est toi, mon enfant... Oui, nous sommes là....Dépêche. Nous n'en pouvons plus... La fumée nous asphyxie....Et nous ne pouvons pas ouvrir la fenêtre, à cause des flammes!

Prenez garde à vous....

Avec le levier, il élargit le trou d'une pesée formidable. Alors il vit la fumée monter comme par une cheminée d'appel. Et les trois hommes, qui n'avaient pas lâché leurs registres et leurs portefeuilles, lui apparurent, attendant résignés la délivrance ou la mort. C'était la délivrance qui venait. Une corde descendit par le trou.

—Boudoin, attachez solidement mon oncle sous les bras.... Y êtes-vous?

—Oui.

—Tirez, vous autres.

La corde, halée par des bras impatients, remonta, et noir de suie, blanc de plâtre, suffoqué tremblant, heureux, l'oncle Graff fut happé par Marcel. Ils s'étreignirent sans parler, mais des larmes coulaient de leurs yeux sur leur visage. Cardez et Baudoin, par le même chemin, chacun, remontaient, hissés par les sauveteurs.

—Ah! ça, dit Marcel, pendant que nous y sommes, vous n'avez rien de plus à prendre, dans les bureaux? J'y redescends, si vous voulez....

—Non! cria l'oncle Graff retrouvant la parole. Nous avons la caisse et les livres....Ça suffit! L'usine est assurée. Et puis maintenant, je m'en moque!

—Alors, en retraite, cria Marcel, ça s'épaissit dans le grenier.

La fumée roulait plus noire et des flammes crépitaient, Marcel, aidant l'oncle Graff, reprit le chemin du chéneau. De la cour, on les aperçut revenant sains et saufs. Une immense acclamation s'éleva, dominant le ronflement du feu. Mais la place était mauvaise, ils gagnèrent l'usine où déjà les pompiers s'installaient à leur suite pour préserver les bâtiments encore intacts. Dans la cour, l'oncle Graff se laissa tomber sur un ballot de laine, pâlit et faillit se trouver mal. Il était à bout de forces.

—Un verre d'eau, cria Marcel.

En une instant, il eut une carafe. Il aurait demandé n'importe quoi: on se fût empressé pour lui obéir. Respectueuse de courage et du dévouement, la foule le regardait avec tendresse. Les mêmes gens qui criaient la veille: "A bas les patrons!" étaient prêts à crier: "Vive monsieur Marcel!" C'est qu'il venait de faire ce que nul d'entre eux n'avait osé risquer, et que, dans leur conscience, ils le sentaient plus brave, meilleur, et qu'ils l'admiraient.

—Cardez, emportez tous vos registres et votre argent chez vous, dit Marcel. Et nous, oncle Graff, allons chez moi. Vous devez avoir besoin de vous remettre.

—Non! Je suis mieux....Je commence à retrouver ma respiration....Ah! mon petit Marcel, tu es arrivé à temps.....Un quart d'heure de plus, tu nous trouvais morts tous les trois!

—J'étais assez malheureux de n'avoir pas été là, pour vous accompagner!

—Mais si tu avais été avec nous, tout était perdu! Nous périssions! Ton absence a été providentielle! C'est grâce à ton intervention que nous avons été sauvés... Sans toi, c'était fini!

—Mais qu'est-il donc avec arrivé?

—Nous n'y comprenons rien encore! Nous étions chez Cardez enfermés avec les délégués, depuis une heure. Nous discutions leurs propositions, et je dois dire que la conclusion d'un accord paraissait fort douteuse, lorsque tout d'un coup nous avons été interrompus par les cris de: "Au feu!" C'étaient les ouvriers réunis dans la cour, en attendant leurs délégués, qui venaient de voir une fumée épaisse sortir de l'approvisionnement. Certes, ils étaient mal disposés. Quand nous avions traversé la cour, devant eux, pour aller à la direction, ils nous avaient accueillis par un silence hostile. Pas une tête découverte. Chez nous, sur notre propre terrain, de véritables ennemis. En un instant, l'incendie les a retournés. Ils sont devenus comme fous, en voyant brûler la fabrique....En somme, ces gens-là ne sont pas foncièrement mauvais....Ils s'élançaient de tous les côtés, en criant: "Les pompes!" Ils ont pris des tuyaux, ils ont fait la chaîne avec ardeur. Et quand ils m'ont vu paraître avec Ca dez, ils criaient: "Monsie Graff, ce n'est pas nous! Sur n femmes et nos enfants, ce n'e pas nous!", il y a plus. Un i stant après, un des étrangers q sont ici depuis huit jours, Luxembourgeois nommé Ve straet, ayant été surpris à rôd autour des bâtiments, ils l'ont moitié assommé, l'accusant d' voir mis le feu. Il a fallu le le arracher des mains.

Marcel écoutait, sombre, le r cit de l'oncle Graff. Il rappr chait cet incendie des singulièr craintes manifestées, à différe tes reprises, par Baudoin, sur l sécurité du laboratoire. Il e tendait le serviteur dire: "Il y ici des gens qui ont de mauvais figures en ce moment." Les o vriers disaient aussi: "Il y a d étrangers!" Un mystère plana sur toutes ces choses. Instin tivement, Marcel se sentait en veloppé par un réseau de mena ces et de haine. Etait ce don toujours ce secret du général d Trémont qui attirait le désast sur tous ceux qui en étaient dé tenteurs? Il chercha des yeu Baudoin. Il avait disparu. Le fe diminuait d'intensité. Les po pes, versant des torrents d'ea sur l'approvisionnement, avaien éteint les balles de laine. Le bâtiments de l'usine ne parais saient pas gravement atteint

La suite à dimanche prochain.